Zeitschrift: Le messager suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France

Herausgeber: Le messager suisse de France

Band: 5 (1959)

Heft: 2

Artikel: Par une nuit de décembre

Autor: Chaponnière, Pernette

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-849204

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Pernette CHAPONNIÈRE

PAR UNE NUIT DE DÉCEMBRE

Ed. de la Baconnière

Au fond, un roman de cape et d'épée.

Pistolades, arquebusades, pétarades. Coups d'estramaçon, de pointe et de taille ; d'estocs, rapières et colichemardes. « Ventre-Saint-Blaise ! ». Tombent une marmite et les pétardiers savoyards. C'est l'Escalade ! Les cloches sonnent, tintent, carillonnent. Arrivés, fringants, sur leurs chevaux barbes, les gentilhommes de Savoie, stoppés à la porte de la Monnaie, trouvent la voie du salut dans une retraite qui ressemble à la fuite. Dans tout ce tintamarre qui entoure l'héroïsme civique opposé à la rodomontade empanachée des capitaines de fortune, passe une figure de jeune fille amoureuse — évidemment — d'un jeune Savoyard, noble et courageux, tendre ennemi,, déjà installé dans Genève et, dans le cœur de Péronnette...

C'est Pernette Chaponnière qui raconte cela aux jeunes, avec autant d'amusement qu'elle en procure... aux moins jeunes et aux plus jeunes. Une jolie réussite. Un charmant livre.

S.

— Si on s'arrêtait un moment ?

Péronnette Girod se pencha pour poser à terre la lourde corbeille à linge, puis elle se releva en soupirant d'aise. Son amie Bernarde avait lâché l'anse qu'elle tenait, et toutes deux respirèrent un grand coup, frottant leurs poignets engourdis à leur cotte brune.

— Eh, les petites, on va à la fontaine ? demanda un garde qui, appuyé contre le mur, surveillait nonchalamment les gens qui entraient et sortaient par la porte Neuve. On veut un coup de main ?

— Ce n'est pas de refus, dit Péronnette avec conviction.

Son visage menu, sous la coiffe blanche, était animé par l'effort et par le vent d'octobre qui soufflait en rafales légères, pas encore trop méchantes. Le garde lâcha sa pertuisane, empoigna la corbeille et s'engagea sur le pont-levis. Péronnette et Bernarde le suivaient en se tenant par la main.

— Nous sommes tombées sur le plus galant du poste ! chuchota Péronnette à l'oreille de sa compagne. C'est une chance !

Elles éclatèrent d'un rire joyeux. La matinée s'annonçait belle, bien qu'il y eût déjà un peu de neige sur la crête des monts Jura. Le soleil pâle se frayait un chemin parmi la brume, dispersant dans le ciel de longs voiles couleur de perle. L'eau boueuse des fossés prit une teinte nacrée, si belle que Péronnette s'accouda un instant au parapet du pont pour mieux la contempler. Elle aimait voir la tardive aurore d'automne se lever sur Genève, lancer des flèches roses à l'assaut des remparts, et enflammer, par-dessus la marée des toits pointus et roux, les tours de la cathédrale Saint-Pierre campées au haut de la colline.

— Il va faire beau, murmura-t-elle. On serait bien, assis dans l'herbe...

Mais le garde obligeant avait passé les barrières et posé le corbillon près du grand bassin de la fontaine de l'Oye. Il fallait laver le linge, le frotter jusqu'à ce qu'il soit parfaitement blanc — Dame Girod ne badinait pas avec la propreté ! — et l'étendre ensuite entre les arbres. C'était un travail qui prendrait bien toute la matinée. Déjà Bernarde trempait ses mains dans l'eau, criant qu'elle était froide à mourir. Péronnette poussa un petit soupir et s'avança vers la fontaine.

— Adieu, la joliette ! dit le garde.

— Grand merci pour votre aide, monsieur !

Elle tira de la corbeille une chemise à col tuyauté : celle que maître Girod, cordonnier de son état, revêtait le dimanche pour s'en aller à Saint-Pierre entendre prêcher M. de Bèze ou M. le pasteur La Faye. Il s'agissait qu'elle fût nette, cette chemise-là ! Péronnette savait bien que sa mère n'y tolérerait pas la moindre ombre douteuse. Elle trempa avec vigueur la chemise dans le bassin, éclaboussant sa compagne qui protesta en riant :

— Hé ! Pas si fort !

— Si ce n'était que de moi, dit Péronnette en brandissant son battoir comme le bourreau Tabazan s'apprêtant à occire un condamné, si ce n'était que de moi, j'interdirais aux hommes de porter linge blanc. On voit bien que ce ne sont pas eux qui le lavent !

— Mais cela leur sied au visage ! protesta Bernarde.

— Baste ! Qui fait cas d'un visage barbu, je te le demande ?

— Oui-dà ! Tu changeras de chanson quand un certain sellier t'aura passé la bague au doigt ma jolie Péronnette ! dit malicieusement Bernarde.

Péronnette lança un rire en cascade qui fit glousser d'inquiétude un pigeon-ramier posé sur le goulot de la fontaine.

— Je ne suis point encore dame Jean Colin ! cria-t-elle en faisant claquer gaiement dans l'air les deux longues manches de la chemise paternelle.

Et, à ce geste, le pigeon s'envola.

A dire le vrai, elle ne détestait pas la corvée de lessive, la petite Péronnette. Il y avait autour de la fontaine tout un allant et venant qui l'amusait fort : des enfants venus là quérir l'eau de la soupe, des commères bavardes, des garçons querelleurs... Des paysans passaient, arrivant des mandements tout proches, tirant vers la porte Neuve leurs charrois pleins de légumes encore brillants de givre. Ils allaient les vendre sur la place du Molard. Il fallait voir les choux bleus et violets étinceler au soleil comme le corsage de nobles dames couvertes de pierreries ! Et les grosses carottes rouges ! On eût dit le nez du marchand fripier qui tenait boutique à la rue Toutes-Ames, près de la cathédrale... Les deux fillettes plaisantaient à qui mieux mieux, sans cesser de frotter énergiquement leur linge. La fontaine de l'Oye étant sise à un carrefour de routes, dont l'une s'en allait à Champel, l'autre au pont d'Arve, et celle du couchant à l'hôpital des Pestilents, il y passait suffisamment de monde pour qu'il y eût matière à bavarder toute une longue journée.

— Jean Colin... chantonna Péronnette en haussant les épaules.

Il serait sellier, comme son père. Il avait une bonne figure rougeaude et des yeux tendres qu'elle aimait bien. Ils étaient voisins depuis leur enfance. Ensemble, ils avaient couru le long de la Treille et maraudé des cerises au printemps, dans le jardin de dame Chapon. Depuis que Péronnette avait eu quinze ans, aux dernières moissons, les deux familles parlaient d'épousailles. Mais Péronnette ne s'attardait guère à ces projets d'avenir. « J'ai bien le temps », pensait-elle.

Elle se pencha au-dessus du bassin pour regarder, entre les linges flottants, sa figure rose et souriante. « Serai-je un jour une bonne matrone, avec un mantelet de soie et des bambins pendus à mes basques ? », se demanda-t-elle en examinant curieusement son image.

— Hé, ma mie, détournez-vous ! dit une voix derrière elle. Sans quoi mon cheval va boire votre joli visage !

Péronnette se releva prestement pour faire face à celui qui l'interpellait. C'était un jeune cavalier. D'un coup d'œil, la fillette nota qu'il avait la taille bien prise, de belles bottes, et je ne sais quoi de noble et d'attrayant dans la physionomie. Il tenait son cheval par la bride. L'animal allongeait son fin museau dans la direction de l'eau.

— Ah, pauvre bête, comme elle a soif ! s'écria Péronnette en flattant de la main l'encolure soyeuse. Attendez donc, monsieur...

Avec vivacité, elle se rangeait pour faire place à l'inconnu.

— Grand merci, dit le jeune homme en s'approchant du bassin où le cheval se mit à boire. Je vois qu'à Genève, les lavandières sont aussi bonnes que jolies.

Il regardait Péronnette qui restait là, souriante, les poings sur les hanches, une tache de soleil jouant sur sa joue comme une fossette. La fillette s'avisa tout à coup qu'elle négligeait son ouvrage et, confuse, reprit sa place près du bassin. Elle avait relevé les manches de son casaquin, et lançait d'un grand geste le linge lavé dans la corbeille posée sur les pavés.

Nonchalamment appuyé à la selle de son cheval, le jeune homme considérait cette activité avec un intérêt évident.

— Les Genevoises sont-elles toutes aussi plaisantes que vous, ma mie ? demanda-t-il soudain.

Péronnette rougit.

— Etes-vous donc étranger, monsieur, que vous ne sachiez point que toutes les Genevoises sont perles de grand prix ? s'écria-t-elle avec malice.

L'inconnu se mit à rire.

— Je suis étranger, oui.

— Vous venez de loin ?

— Non point.

Il regarda les toits qui brillaient derrière leur ceinture de remparts.

— Et vous, ma mie, où habitez-vous ?

— Tout près. La maison grise que vous voyez là-haut, derrière la Treille. La vigne grimpe le long de notre mur.

Le jeune homme semblait songeur.

— Ce doit être agréable, murmura-t-il.

— Les raisins n'en sont point très doux, convint Péronnette.

— Et voilà certes un beau boulevard, dit l'inconnu en montrant les fortifications. Comment le nomme-t-on ?

— Le boulevard de l'Oye. On y range trois canons.

— J'ai un cousin qui y veille, dit Bernarde qui tenait à prendre part à la conversation.

Le cavalier sourit poliment.

— Bravo ! Ne s'ennuie-t-il donc point, tout seul ?

Bernarde s'esclaffa.

— Que non ! Ils sont six ou sept à monter la garde. Et la nuit, ils font la ronde.

— Fort bien, dit le jeune homme.

Son regard voyageait des remparts à Péronnette, et s'attardait plus volontiers sur le gracieux visage encadré par la coiffe.

— Et voilà ! s'écria la fillette en lançant dans le corbillon la dernière pièce de toile. Il n'y a plus qu'à l'étendre.

— Puis-je vous aider ? demanda le cavalier.

Péronnette le considéra avec étonnement.

— Oh non, monsieur ! Vous mouilleriez votre pourpoint.

— Qu'importe ? dit-il gaiement. Un soldat ne craint pas l'eau.

— Vous êtes soldat ?

— Oui-dà, répondit-il en détournant la tête.

Et, changeant rapidement de sujet :

— Où l'étend-on, ce linge ?

— Sur le pré ! s'écria Bernarde qui voyait sans déplaisir cette aide inespérée. De ce côté, mon gentilhomme !

Le cavalier empoigna le corbillon et le mit d'un seul coup sur son épaule.

— Que vous êtes donc robuste ! s'exclama Bernarde admirative.

P. C.